

De Juan Garcia et de la poésie

G.-André Vachon

Volume 7, numéro 2, mai 1971

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/036486ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/036486ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (imprimé)

1492-1405 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Vachon, G.-A. (1971). De Juan Garcia et de la poésie. *Études françaises*, 7(2), 171–180. <https://doi.org/10.7202/036486ar>

Notes et documents

DE JUAN GARCIA ET DE LA POÉSIE

La poésie, la poésie! me disais-je (cela, je l'avais pensé en toute innocence, dans le temps : il y avait trois mois ou trois minutes, et la formule déjà tentait de faire carrière, écho d'une pensée morte), la poésie, c'est un langage qui *dérange* : l'ordre des sentiments, l'angle habituel de perception des choses, l'enchaînement prévisible des idées, l'image, rien de moins, mon image du monde — quoi encore ?

Mais rien ne ressemble tant à un ordre que le fameux désordre poétique. *Comme un vol de gerfauts hors du chantier natal... La terre est bleue comme une orange...* Langage qui dérange ce qui veut bien se laisser déranger : le langage lui-même. Tout langage est système! et tout (*tout*) système est linguistique! Troquer un système contre un autre, se donner l'illusion de changer : l'esprit ne recherche rien tant que les petites aventures que lui propose la poésie. Système, système linguistique que l'ordre soi-disant nouveau des idées, des sentiments, des perceptions.

Catégories sitôt rangées que dérangées, écho toujours, rien que l'écho de ce qui fut.

Entre ce qui est et ce qui fut, entre le nouveau et l'habituel, entre réalité et langage, point de compromis possible. L'esprit, qui prétend avoir la réalité pour patrie, se complait singulièrement dans l'exil du langage : le nouveau est instantané ; ce qui est, ne dure

guère. Les murs de sa prison, demande-t-il autre chose à la poésie que d'en déranger l'ordonnance, les proportions, la couleur? Lui faire « mieux » voir, entendre, sentir ce qu'il connaît depuis le commencement du temps! De la poésie encore et toujours!

Ce prisonnier heureux, il faut le sauver malgré lui.

*il fait un silence de neige dans la rue
et je te vois qui viens à la venue du jour*

Et la poésie se fait toute poétique, tout langage, elle joue le jeu, resserre les murs de la prison, endort l'esprit, pour, au moment où il s'y attend le moins, le précipiter hors du langage. L'espace d'un instant, elle lui retire tous ses appuis, elle cesse d'être poétique : il se retrouve hors les murs, nu.

*et je te vois qui viens à la venue du jour
blanche parmi le blanc et même dans le noir
avec quelques éclairs passant sur ton visage*

Où? Hors du langage. Mais où?

*avec quelques éclairs passant sur ton visage
et ta voix de nulle part aussi forte que fer*

Les murs se sont refermés. L'esprit se persuade qu'ils ne sont plus tout à fait les mêmes, y retrouve le fondement d'une relation heureuse avec ce qu'il appelle le monde — avec ce qui le sépare du monde et de lui-même. Il est retourné à son lieu « naturel » : le langage. Qu'y pouvait donc, que peut encore la poésie? Cesser, un seul instant, d'être poétique. Piéger l'esprit; l'amener malgré lui à faire, du langage, un usage contre nature. La vraie poésie dément toujours ce que je croyais, hier encore, que devait être la poésie.

Langage qui donne à voir et à entendre! Et si la poésie était : ce qui provoque la chute de l'esprit dans le non-espace, où tout est ténèbres et silence...

Poésie, non-savoir.

Que ma pensée prenne pour objet l'écho de ce qui fut une expérience, et elle n'en veut rien croire. Des vers de Miron, de Maurice Scève, de Rimbaud traînent dans ma mémoire. *Ô ton visage comme un nénuphar flottant!* Non-savoir, vraiment! Ce nénuphar, ce visage, je ne les avais jamais vus : je les vois, enfin! Et des fleurs qui sèchent comme jamais fleur réelle, toute résorbée en son odeur, ne sécha : *Les sèches fleurs en leur odeur vivront.* Et comme ils sont rouges les trous de balles, dorés les rayons fous, bleu le cresson du *Dormeur du val!*

Souvenirs, lambeaux de culture, réminiscences. Que vaut une pensée qui s'appuie sur ce qui fut?

Maintenant je relis — ce pourrait être Pindare, Garcilaso, Hopkins, c'est Garcia — je relis *Corps de gloire*. En un instant l'esprit est nettoyé.

je ne veux pas mourir comme on meurt en novembre

Je croyais savoir, je ne sais plus. Plus de signes. Des « mots »? Peut-être bien! Des « choses »? Mais lesquelles? La question : qu'est-ce que cela veut dire? est tarie à sa source. J'avais mal lu Miron, Scève, Rimbaud. Le nénuphar, j'avais cru que c'était pour faire mieux voir le visage. N'est-ce pas aussi bien le visage qui fait mieux voir le nénuphar? (*ô ton visage comme un nénuphar flottant!*) l'un et l'autre, qui expliquent et traduisent d'une manière singulièrement vive l'état d'être flottant? le visage, le nénuphar et la chose flottante, qui magnifient l'exclamation initiale, la répercutent en une série d'échos quelque peu inutiles : ô, tout est dit, ô toujours, que l'œil balaie le commencement, le milieu ou la fin du vers. Le sens de cette phrase? Mais ce n'est pas une phrase. Cette suite de mots n'a pas de sujet privilégié, tout y est sujet et prédicat, simultanément.

*maintenant le soleil est inclus dans le large
la nuit va pour toujours s'accomplir en exil
et sous le ciel absent comme une grande faute*

*les oiseaux n'auront plus le besoin de plier
car d'un seul coup de vent l'étincelle est rendue
d'une seule volée l'univers doit s'ouvrir
et les mondes mouler ce qui reste de libre*

Tableau sans point de fuite, comme ces toiles cubistes peintes en contre-perspective, et l'œil ne trouve nulle part où se reposer. *Au bois il y a un oiseau, son chant vous arrête et vous fait rougir.* N'était le tout dernier, ces mots formeraient une phrase. Au moment où tout va peut-être avoir un sens, survient *rougir* qui coupe à l'esprit le chemin de retour, qui à jamais lui interdit de relier cette fin de ligne à *oiseau*, à *chant*, d'en faire des sujets. Adolescent, je ne me suis pas arrêté un seul instant à la question qui, je l'ai su depuis, occupa maint docte : comment un chant d'oiseau peut-il faire rougir? Dès la première lecture, de la rougeur, au chant et à l'oiseau le chemin était coupé. Un chant cause du plaisir, l'on rougit de plaisir : peut-être bien! Mais dans un bois qui semble abriter en tout et pour tout un seul oiseau, dans *ce* bois, si le chant doit provoquer une émotion, est-ce obligatoirement le plaisir? La surprise, pourquoi pas? à recueillir l'improbable mélodie de l'oiseau solitaire. Et l'on rougit de honte, aussi.

Chemins, peut-être, mais ici, chemins coupés. On ne passe pas.

*la nuit comme le jour nous font place déjà
dans le temps les objets quittent leur promontoire
la magie lève ses toiles autour de nous
et même si la flamme doit finir dans la cire
le monde mal éteint nous invite à le suivre*

Et pourtant le vers de Rimbaud se lit comme s'il avait un sens, qui le traversait, horizontalement. *Au bois il y a un oiseau, son chant vous arrête et vous fait rougir.* Vous rougissez — à cause de ce chant? Marqué par *et vous fait*, détruit par l'improbable *rougir*, le lien de cause à effet est posé, nié, et, l'esprit

recherchant toujours un point de fuite, nié sitôt que posé, indéfiniment. Un bois, pour rien ; un oiseau, son chant, pour rien ; vous qui rougissez, pour rien. Maigre grappe de mots qui se fuient. Non point en désordre ; ils fuient un centre secret, non-image et non-bruit, point mort de ce petit univers qui est tout couleur et son : *il y a*, c'est-à-dire : cela est.

Le bois, l'oiseau et son chant, vous qui rougissez : *il y a* vous pose, libres, dans l'être. Si libres, que rien ne peut plus vous *avoir* : plus d'objet, plus de sujet ! délivrés à jamais du cercle de la possession et de la connaissance ! Vous n'avez plus d'autre raison que de témoigner de l'être, de faire que le verbe avoir : *il y a*, sous le regard d'un lecteur se transmue en être : *cela est*. Image et son, tout s'abolit dans le centre aveugle, insonore. *Au bois il y a un oiseau, son chant vous arrête et vous fait rougir. Il y a une horloge qui ne sonne pas. Il y a une fondrière avec un nid de bêtes blanches. Il y a une cathédrale qui descend et un lac qui monte...* Tout le visible fond en une seule masse noire : or potable, corps de gloire.

je me disculpe de la nuit, je prends les fils de la lumière, je suis muet par-delà même le silence. Plus loin, le froid inonde les courants, facilite l'entrée, prépare le sommeil dans la nuit, le froid fréquente les abris, m'attelle devant moi, plus loin la terre étanche ma liberté, l'écran de la beauté où le temps se succède...

Et dans le vers de Miron, qui sait si le visage, le nénuphar, l'un et l'autre flottants, et l'exclamation initiale, servent à autre chose qu'à maintenir *comme* au foyer de l'esprit : point mort, plus chargé de réalité que les fragments de monde, fragments de langage qui gravitent autour de lui.

je ne veux pas mourir comme on meurt en novembre

Deux, trois, quatre mots, et le vide s'établit. Dans l'instantané de la lecture je le sens qui gruge tout

autour. Le vide *se fait*, à même les « mots » et les « choses », l'« intérieur » et l'« extérieur », le « langage » et la « pensée ».

et sous le ciel absent comme une grande faute

Un chant d'oiseau qui fait rougir? Une certaine manière de mourir en novembre? Un nénuphar que...? un visage qui...?

comme en pays perdu un soldat qui se cherche

Débouté de son lieu, l'esprit ne pose plus de questions. Il dévisage : le vide, autrement fascinant que les visages — nénuphars, oiseaux et chants d'oiseaux — de ce monde. Il est confronté avec le mystère de *comme* — mot outil, disent les grammairiens, dont la fonction est d'unir. Ici *comme* rapproche sans réunir, rapproche tout juste ce qu'il faut pour qu'apparaisse, entre les pôles de ce qui, deux secondes plus tard, sera sans doute une « métaphore », l'abîme. Chez Scève, une dizaine de syllabes, une rime intérieure sur trois points d'appui, et l'esprit se retrouve dans le blanc d'entre les mots, dans le non-bruit d'entre les sons. *Les sèches fleurs en leur odeur vivront*. Il s'agit bien de fleurs sèches! ustensile mental qui désigne : ceci sur les étagères du fleuriste, cela fané sur sa tige au milieu du jardin. La perfection de l'état de sécheresse, les fleurs scéviennes viennent de traverser toute une éternité pour s'en rapprocher, elles ne l'ont pas encore atteint. Sèches, rien que sèches ces *sèches fleurs*? Le temps de lire, et l'inaïmable mouvement de l'inversion pousse les fleurs un peu plus avant vers l'absolu de la Mort, vers l'absolu de la Vie : *vivront*! Ce que le poète veut dire, est-ce *mort*, est-ce *vie*? Querelle de mots — ou de choses : c'est tout comme; querelle de catégories, toujours. Ce qui est dit c'est l'un et l'autre, l'un dans l'autre, l'un par l'autre. Le temps de lire, et l'esprit dévisage l'abîme d'entre vie et mort, fixité et mouvement, plein et vide : l'abîme d'entre les catégories.

châtelaine arpenle un peu de mon royaume

Si la poésie donne à voir quelque chose, c'est un objet invisible.

*châtelaine arpenle un peu de mon royaume
le jour comme un chiffon s'est pris entre les arbres
et le temps lentement fuit dans les bois
où les fontaines gisent dans leur sourire
un oiseau frappe encore le ciel
au loin les vents découvrent la montagne
et dévisagent un peu le fond de l'horizon*

Elle aligne les mots, comme pour un discours, et du même mouvement les empêche de converger vers un point quelconque de l'espace — espace du monde et du langage. Ces mots, s'ils convergent vers quelque chose, c'est vers... Non, ils ne convergent pas ; ils fuient le feu central, ils rayonnent autour d'une source de sens : objet invisible, mais présent.

L'Amour fou, page 50. Cette jeune femme qui venait d'entrer était comme entourée d'une vapeur — vêtue d'un feu ? Tout se décolorait, se glaçait auprès de ce teint rêvé sur un accord parfait de rouillé et de vert... Ce teint jouait, en se fonçant encore du visage aux mains, sur un rapport de tons fascinant entre le soleil extraordinairement pâle des cheveux en bouquet de chèvrefeuille — la tête se baissait, se relevait, très inoccupée — et le papier qu'on s'était fait donner pour écrire, dans l'intervalle d'une robe si émouvante peut-être à cet instant que je ne la vois plus. Rien qui fasse moins tableau que cette pâleur, ce soleil, ce chèvrefeuille, ce bouquet, dans l'instant que je les vois — et, puisque lire c'est lier — dans l'instant que je les lis : sur des trajectoires qui ne se croisent jamais, que la métaphore maintient rigoureusement parallèles, ils viennent, tout droit, d'au-delà de l'espace. Soleil, ici, enfin ! cela ne veut dire que ce que cela dit : soleil ; et cheveux, cheveux, chèvrefeuille, chèvrefeuille. L'instant d'après, je suis rendu au monde et au langage,

là où soleil, c'est soleil que, soleil qui, soleil qui cheveux, cheveux qui chèvrefeuille, qui pâleur, bouquet... Les mots, les choses recommencent à se qualifier, tout y est bon : images, rythmes, sonorités, analogies et rappels de tous ordres. De nouveau ce qui s'appelle un « sens », passe. Coupés de la source, les mots, les choses s'échangent « leur » sens (mais le sens, cela peut-il être possédé?), s'en renvoient des fragments, des reflets (mais qu'est-ce qu'un sens qui n'est pas, unique et total, *le sens*?). Les trajectoires se rapprochent, se recourent, se confondent : belle acquisition vraiment, que la fameuse polysémie du langage poétique! Belle, oui, rien que belle : la beauté, c'est le visage disloqué du monde, du langage, c'est la mince croûte des apparences qui se reconstitue, au hasard des images, des sons, *des sens*, l'instant d'après.

Et je puis bien dire qu'à cette place, le 29 mai 1934, cette femme était scandaleusement belle! Belle, l'instant d'après. La beauté, c'est le souvenir de ce qui fut, reconstitué à grand renfort de stéréotypes et de catégories, poncifs nobles! Dans l'instantané de la vision, cette femme n'est ni belle, ni femme, n'est rien qui ressemble de près ou de loin à chose du monde, à mot du langage. Elle tourne le dos au monde et au langage, non pas juste ce qu'il faut, mais tout ce qu'il faut pour que *le sens*, à travers elle, passe.

*dès lors tout se tait dans les feuilles
tout se tient dans le corps tranquille de l'été*

Et scandaleusement belle est poétiquement efficace, parce qu'entre *scandaleusement* et *belle*, le sot esprit, le pleutre esprit ne pourra jamais jeter que de dérisoires passerelles. Quoi qu'il prétende, ce n'est jamais impunément qu'il relit ces deux mots. Dans l'instant où, de l'un à l'autre il va tenter le saut, voici de nouveau le vertige au-dessus de l'abîme, voici le scandale : le sens, plein et compact, est entre les mots, hors du langage, et l'espace vrai, le temps vrai, donnés d'un seul coup, hors du monde.

*humide le soleil fait rage un peu partout
même dans les fougères où l'eau tient ses assises*

La poésie c'est ce qui, dans l'homme, prend appui sur le langage et sur le monde, pour leur tourner le dos.

*la châtelaine vient sans déplacer un nid
et la colombe à l'affût se cache dans un cri*

Je lis *châtelaine* : j'entends châtelaine, cela seul ;
et *nid* : j'entends nid, rien d'autre ; *châtelaine, nid*,
purifiés de toutes attaches avec le monde des choses,
le monde des mots. Méconnaissables ?

*reviens la foudre seule a compris notre vœu
la terre est un fragment du château qui fut bref
et par un grand profil de matin sur le sol
l'ombre se fait précise autour de ma tranchée*

Reconnaissables, enfin ! Grands ouverts, abandonnés au sens qui les investit.

Je lis, et du milieu de moi le sens commence à reconnaître, non la châtelaine ou le nid, la terre ou la tranchée : le sens reconnaît le sens.

Mot à mot, je remonte à la source du langage et du monde.

La poésie, c'est ce qui impose le silence.

G.-ANDRÉ VACHON

O Dieu, j'ai les yeux clos depuis tant de ténèbres
que mon corps est troublé de la moindre étincelle
et que dans cette vie dont tu sais les vertues
moi qui contre mon cœur obtiens le choix des armes
mis en jeu que j'étais par mon propre regard
je n'ai plus de regard qui'une poignée de mots
peut rassembler le monde où la mort est commune
et me faire verser en de nouveaux silences
aussi quand la planète est plongée dans le jour
même si chaque peur appaise ma raison
je cherche dans tes mains l'annonciateur
et malgré le maintien que tu as de mon être
comme je n'y sene rien qui'une chaîne de plus
~~je~~ j'en couvre mon visage au point de le quitter

Juan Garcia